Prévisions et divagations batoutesques face aux dérélictions du Tout-monde

Daniel Maximin et Édouard Glissant comme guerriers des dés(astres) antillais

KATHLEEN GYSSELS

> Nous n'en finissons pas de disparaître, victimes d'un frottement de mondes. Tassés sur la ligne d'émergence des volcans. Exemple banal de liquidation par l'absurde, dans l'horrible sans horreurs d'une colonisation réussie. Qu'y peut l'écriture? Elle ne rattrape jamais.[1]

> For the gods aren't men, they get on well together,
> holding a hurricane party in their cloud-house,
> and what brings the gods close is the thunderous weather,
> where Ogun can fire one with his partner Zeus.[2]

1. "Ne pas en finir de disparaître"

IL M'EST UNE HEUREUSE COÏNCIDENCE que les derniers "Glissant," *Ormerod*, comme *Cohée du Lamentin*, ainsi que les derniers "Maximin," *L'Île et une nuit*, ainsi que *Les fruits du cyclone: Une géo-poétique de la Caraïbe* partent tous deux de phénomènes météorologiques pour entamer une fois de plus une réflexion sur l'antillanité et la créolité.

---

[1] Édouard Glissant, *Le Discours antillais* (Paris: Seuil, 1981): 15.

[2] Derek Walcott, *Omeros* (New York: Farrar, Straus & Giroux, 1990): 53.

Tous deux, sur les traces Saint-John Perse,[3] auteur de *Pluies* et *Vents*, recueils auxquels *Pluie et vent sur Télumée Miracle*[4] fait écho, Maximin et Glissant emploient le paysage caribéen et ses fractures, le climat caribéen et ses sévices pour méditer sur (ce qu'est) l'Antillais face à lui-même et au monde. Ayant les mêmes modèles, tous deux ne dissocient jamais le paysage antillais de leur tension d'être créole, labourant "la terre arable du songe," pour parler avec Perse. Alibi pour lancer un énième roman à l'occasion du Bicentenaire de l'éruption du Mont Pelée (en 1802) pour Confiant;[5] ou pour Condé[6] pour faire démarrer le récit, ou meubler des personnages ombrageux à force d'être nés dans des circonstances orageuses, les cyclones sont chez Maximin le prétexte à rappeler comment lui, de toute manière, réagit à la "fracture coloniale" largement à la une à l'heure actuelle.[7]

Tous deux, bien que rarement comparés et en particulier Maximin restant comme à l'ombre du "monstre sacré des lettres antillaises,"[8] partent de catastrophes naturelles comme les Antilles les connaissent bien:

---

[3] Voir Mary Gallagher, "Citer ou 'singer' Saint-John Perse?" dans *La créolité de Saint-John Perse* (Paris: Nouvelle revue française, 1998): 421–24. Gallagher illustre le métissage scriptural chez les auteurs contemporains, particulièrement friands de ce grand poète cependant "béké." Elle ose soulever le brouillage produit entre l'authentique et la copie dans la fameuse lettre de Perse dans *L'Île et une nuit*: Maximin laisse planer le mystère sur l'ironie réelle ou imaginée à l'endroit de Perse.

[4] Simone Schwarz–Bart, *Pluie et vent sur Télumée Miracle* (Paris: Seuil, 1972).

[5] Des titres comme *La nuée ardente* (Paris: Mercure de France, 2002), *La savane des pétrifications* (Paris: Mille et une nuit, 1995) et *Le bassin des Ouragans* (Paris: Mille et une nuits, 1994) pourraient témoigner de ce que Glissant appelle "le piège folklorique" (*Discours antillais*, 213): les quatre éléments y sont décor davantage que "constituant de l'être" antillais.

[6] Depuis *La migration des cœurs* (Paris: Laffont, 1995) et jusqu'à ses dernières parutions (*Célanire cou-coupé*, Paris: Mercure de France, 2000, ou *La Belle Créole*, Paris: Laffont, 2001), les mauvais temps et les misères y afférents sont invoqués comme décor romanesque plutôt que comme l'exploitent Maximin et Glissant.

[7] Pascale Blanchard, *La fracture coloniale* (Paris: La Découverte, 2005).

[8] Poètes avant d'être romanciers, je subsume une affinité profonde qui se manifeste dans "ce flot continu de création," dans cette hybridité narrative découlant du constat que: "On ne peut pas rapporter ces manières de langage: on leur confère en les transcrivant un caractère d'exception qu'elles n'ont pas dans le réel," frustration exprimée par Glissant (*Tout-monde*, [Paris: Gallimard, 1993]: 459) si palpable chez Maximin où le récit se fragmente, se veut indécidable quant au genre, collage de morceaux de conte, de devinettes, d'"anecdotes" personnelles, effets de réel, etc. L'admiration pour Saint-John Perse et les couples de personnages aux noms jumelés (Marie–Gabriel, fille de Louis–Gabriel, d'un côté, Raphaël Targin comme le double "officiel" de Thaël, de l'autre, ne sont que quelques autres "confluences." Maximin retint toutefois l'attention de critiques anglophones importants, comme Chris Bongie, "The (Un)Exploding Volcano: Creolization and Intertextuality in the Novels of

> Il y a longtemps que nous savons ce que c'est qu'un anti-cyclone, nous en entendîmes d'abord parler à la radio puis nous avons pu voir sur les écrans de télévision les spirales animées des nuages et les contorsions des vents qui se chassaient l'un l'autre et creusaient des bords évidés autour d'une zone neutre et plate, qui était reconnue protégée des éclats et des délires du mauvais temps.[9]

De séisme en éruption volcanique, de cyclone en *carême* (saison sèche), l'archipel caribéen a depuis "la nuit des temps" été le théâtre de sinistres et de catastrophes. Avec le cyclone Katrina en 2005, la "folle Jean(ne)" qui détruit Grenada et la ville haïtienne de Gonaïves dans l'année mémorable du Bicentenaire de la Révolution Haïtienne (2004), de nouveaux sinistres frappent à intervalles réguliers l'archipel, avec l'ouragan Dean, le dernier en date (2007). S'il n'étonne dès lors pas que Glissant et Maximin réfléchissent sur ces désastres, tout est dans la façon de les considérer, de les lire. Méditant sur l'avenir de leur archipel et de la planète, sur ces malheurs qui viennent s'ajouter à d'autres "destructions" et à d'autres désastres, à savoir la blessure collective laissée par l'esclavage, la colonisation et l'aliénation triséculaires, la propension serait logiquement à la prostration. À la nature violente et dévastatrice s'ajoute un mal-être antillais auxquelles même les belles théories de la *créolité*, "production culturelle élitaire" (pour parler avec Glissant[10]) n'ont pas entièrement pu remédier. Un certain existentialisme afro-caribéen, donnant primauté à l'intervention du monde naturel,[11] se distille de la poésie, du récit d'enfance, et de l'essai de Maximin. Il "pense" les Temps (à la fois le calendrier et les conditions météorologiques qui mettent à rude épreuve son île natale et toute la zone caribéenne) exactement comme le fait Glissant dans ses poèmes, romans et essais. De même que leurs personnages sont les paravents autobiographiques des auteurs par une structure gémellaire parallèle (Mycéa et Matthieu, chez Glissant, Marie–Gabriel et Adrien chez Maximin[12]).

Daniel Maximin," *Callaloo* 17.2 (1994): 627–42; article repris dans *Islands and Exiles: The Creole Identities of Post/Colonial Literature* (Stanford CA: Stanford UP, 1997). Celia Britton s'intéresse elle à la "(De-)Construction of Subjectivity in Daniel Maximin's *L'Île et une nuit*," *Paragraph: A Journal of Modern Critical Theory* 24.3 (November 2001): 44-58.

[9] Édouard Glissant, *Ormerod* (Paris: Gallimard, 2003): 77.

[10] Glissant, *Le Discours antillais*, 139.

[11] Paget Henry, *Caliban's Reason: Introduction to Afro-Caribbean Philosophy* (London: Routledge, 2000).

[12] Kathleen Gyssels, "Structures gémellaires," in *Enjeux de l'autobiographique dans les littératures francophones*, dir. Suzanne Gehrmann & Claudia Groneman (Paris: L'Harmattan, 2006): 41–57.

Je démontrerais l'imbrication et l'ambition philosophique en même temps qu'esthétique de deux Antillais de souche recommandant, fût-ce de l'autre rive (Paris/New York).

2. "Moi, homme, que je me comprenne entre latitude et longitude" (Césaire)

Plusieurs romans caribéens thématisent la violence d'une nature inclémente, facteur qui vient encore aggraver les crises (économiques, politiques, culturelles) qui traversent les différentes communautés de la région caribéenne et de ses extensions continentales (les cinq Guyanes, incluant le Venezuela et le Brésil, vastes régions amérindiennes). Souvent, le cyclone ou le séisme est le "pré/texte," au double sens de paratexte liminaire et de raison de l'acte d'écriture, de l'entreprise scripturale. La fragilité de l'archipel, "collier d'îles" essaimé sur la "Wide Sargasso Sea," vulnérable par ses volcans, et ses menaces de séismes, situé dans une zone climatique fréquemment sinistrée par des ouragans mine le moral des insulaires. *Ti Jean L'Horizon* (1979) évoque dès l'incipit le flottement de la Guadeloupe, le risque d'immersion de l'île papillon:

> L'île où se déroule cette histoire n'est pas très bien connue. Elle flotte dans le golfe du Mexique, à la dérive, en quelque sorte, et seules quelques mappemondes particulièrement sévères la signalent. Si vous prenez un globe terrestre, vous avez beau regarder, scruter et examiner, user la prunelle de vos yeux, il vous sera difficile de la percevoir sans l'aide d'une loupe. Elle a surgi tout récemment de la mer, à peine un ou deux petits millions d'années. Et le bruit court qu'elle risque de s'en aller comme venue, de couler sans crier gare, soudain, emportant avec elle ses montagnes et son petit volcan de soufre, ses vertes collines où s'accrochent des cases rapiécées, comme suspendues dans le vide et ses mille rivières si fantasques, et ensoleillées que les premiers habitants la baptisèrent ainsi: L'Île-aux-belles-eaux....[13]

Il en va de même dans l'incipit de *Pluie et vent sur Télumée Miracle*: aux moustiques et aux tremblements de terre s'ajoutent la "mauvaise mentalité" des habitants de l'île, mais surtout, celle-ci s'explique en partie par cet épée de Damoclès qui pend au-dessus de leurs têtes: "île à volcan." Que ces romans prennent pour commencement la description de leur localisation, c'est-à-dire de leur situation géographique, de la périphérie de l'archipel est

[13] Simone Schwarz-Bart, *Ti Jean L'Horizon* (Paris: Seuil, 1979): 9.

en fait significatif comme détour de quelque chose de plus incontrôlable et évacuable encore: à ces expériences dévastatrices s'ajoutent en effet celles d'une autre nature, humaine celle-là: la subordination des peuples vivant dans ces îles, les injustices commises sur ces populations insulaires par la colonisation européenne. Il frappe que, dans *Ti Jean L'Horizon*, l'éclipse du soleil installe une nuit éternelle? l'impact d'un météore diabolique rayerait le peuple antillais de la surface du globe. La nuit qui s'installe à Fond Zombi symbolise non seulement l'esclavage triséculaire et la colonisation française, mais aussi les "Grandes Guerres" qui décimèrent l'Europe entière.

S'il est donc facile de donner maint exemple poétique[14] ou romanesque,[15] de la main de Caribéens ou non (pensons à *Mama Day* de Gloria Naylor, à *Continental Drift* de Russell Banks[16]), il est intéressant que les

---

[14] For Plunkett, despair came with this shitty weather,
From the industrious torrents of mid-July
Till the farm was drubbed to a standstill. [...]
He stayed in the house.
[...]
Once the rain passed they took the olive Land Rover
round the shining island, up mornes with red smudges
of fresh immortelles with old things to discover;

— Walcott, *Omeros*, 54–57.

[15] L'auteur curaçaolègne Frank Martinus Arion vise le même effet géo-politique dans *De laatste vrijheid* (Amsterdam: De Bezige Bij, 1995) sans toutefois obtenir l'effet grandiose de Russell Banks. L'auteur antillo-néerlandophone y imagine l'évacuation des villageois de Constance sur une île fictive nommée Amber. Un seul vieillard refuse de partir, préférant la mort socratique plutôt qu'à un nouveau déracinement. Banks, par contre, lie la migration transfrontalière, la 'globalisation' démographique, la permanente transhumance des êtres humains à des mouvements de l'univers, à des systèmes et sous-systèmes de masses d'eau, d'air, de feu et de terre qui se rencontrent et font collision et collusion.

[16] Ainsi, l'*hivernage* (période de pluies) est à l'origine de l'enchaînement spectaculaire de drames dans le roman sur les *boat-people* par Russell Banks. À cause de pluies torrentielles, changeant les routes en rivières de boue en Haïti, un camion chargé de jambons se renverse, ce qui séduit un pauvre garçon à en voler un, ce qui à son tour convainc la tante du "voleur" de littéralement se faire mener en bateau. le narrateur omniscient situe cet accident dans le tourbillon météorologique, voire cosmique:

> It's as if the creatures residing on this planet in these years, the human creatures, millions of them travelling singly and in families, in clans and tribes, travelling sometimes as entire nations, were a subsystem inside the larger system of currents and tides, of winds and weather, of drifting continents and shifting, uplifting, grinding, cracking land masses. It's as if the poor forked creatures who walk, sail and ride on donkeys and camels, in trucks, buses and trains from one spot on this earth to another were all responding to

visions du monde qui s'en distillent, sont légèrement dissonantes. De fait, si le cours des astres, les éclairs et les tonnerres servent de canevas à la "relation" d'autres infortunes (l'arrivée des colons, négriers et boucaniers européens), l'explication philosophique est généralement dysphorique. Ainsi, les personnages schwarz-bartiens prêtent l'existence subalterne des "Égarés," la "déveine" des habitants de Fond-Zombi à ce lieu "maudit," spolié, violé, violenté par les Français. Un seul auteur détone de ce schéma franco-caribéen, Daniel Maximin, puisque, dans chacun de ses écrits, il y puise une résistance et fierté proprement antillaises. Que ce soient ses romans, son récit d'enfance ou encore son essai *Les fruits du cyclone*, il a l'audace de penser les désastres d'ordre naturel comme catalyseurs de forces mentales et de créatives inouïes. *Tu, c'est l'enfance* témoigne de cette formidable énergie au pied du volcan, c'est-à-dire sous le signe de ce feu terrestre. Marqué par "le feu des volcans, l'air des cyclones, la mère-caraïbe et l'oasis insulaire,"[17] le narrateur a respiré l'air pur des mornes, senti l'odeur de soufre et les brumes émanant du cratère. L'excursion au volcan l'initia à une Guadeloupe double: Basse-Terre et Grande-Terre s'opposent, car autant la première est montagneuse, autant la seconde est plate. Autant la première a plusieurs biotopes, – la froideur des hauteurs

---

> unseen, natural forces, as if it were gravity and not war, famine or flood that made them move in trickles from hillside to hillside villages to gather along the broad, muddy riverbanks lower down and wait for passage on rafts down the river to the sea and over the sea on leaky boats to where they collect in eddies, regather their lost families and few possessions, set down homes, raise children and become fruitful once again. We map and measure jet streams, weather patterns, prevailing winds, tides and deep ocean currents; we track precisely scarps, fractures, trenches and ridges where the plates atop the earth's mass drive against one another? we name and chart the Southeast and Northeast Trades and the Atlantic Westerlies, the tropical monsoons and the doldrums, the mistrals, the Santa Ana and the Canada High.

— Russell Banks, *Continental Drift* (New York: Random House, 1985): 34.

Victimes de catastrophes écologiques et d'injustices ethnologiques, les Dorsinville dériveront vers Floride, en proie à la déshumanisation et à la discrimination. Dès les premières pages de son roman colossal. Epopée des boat people, c'est-à-dire de ceux qui pire que les portés disparus, n'ont pas de nom, le roman nautique tisse l'histoire d'un Américain, Bob Dubois, à Floride à celle d'une Haïtienne, Vanice. Dérivant d'île en île, violée en bateau jour et nuit, trahie par ses "passeurs," Vanice survivra l'ultime "passage," la noyade ou la coulée pour que les trafiquants échappent aux "coast guards."

[17] Paola Ghinelli, *Archipels littéraires* (Montréal: Mémoire d'encrier, 2005): 88.

alternant avec les chaleurs régnant dans les plaines et sur les plages de Gosier, autant Grande-Terre est caractérisé par sa sécheresse.

Dans *La Cohée du Lamentin*, Glissant revient pareillement sur les lieux de son enfance. Il entame dès l'incipit le sinistre futur de son île natale, appelée à être engloutie comme une Atlantide noire. Comme dans l'œuvre schwarz–bartienne, l'incipit ne laisse pas de doute sur la fin funeste du lieu natal, du pays qui tout simplement cessera d'exister:

> D'ici à quarante ans, la Martinique disparaît dans un séisme sans concession. Nous ne cessons de triturer cela, c'est-à-dire d'en mourir par avance. Sûr et certain, quarante mille cercueils sont stockés déjà, c'est *pour si en cas*....[18]

Glissant lie le paysage, sinistré et accidenté aux enjeux actuels de la mondialisation et d'un capitalisme effrayant, dangers pour lesquels il invente systématiquement des concepts alternatifs comme le "Tout-monde"[19] et la mondialité. Préoccupé par le destin du monde, par le cours de nos sociétés, et surtout par le futur de notre planète entière et des "petites cultures," il s'avère de plus en plus écologique, de concert avec d'autres éco-critiques:[20]

> Les marches extrêmes de la pensée comme les bienheureux accidents du style sont atteints et relevés par l'acuité ou le pur toucher poétiques, dans une manière concrète de vivre les paysages. Ni une communion mystique ni le retour intéressé à la terre. Les paysages du monde actuel sont le plus souvent éventrés, délavés, détruits jusqu'à leurs sources souterraines par les guerres, les oppressions, l'imprévoyance ou la bêtise des humanités, c'est une de nos approches de la connaissance aujourd'hui que de les fréquenter par-delà ces ravages, que nous tentons par ailleurs de limiter, et de plonger à cet inextricable et à cette opacité qu'ils continuent de tendre sur le Tout-Monde, pour le protéger. C'est bien là le lieu, inexplicable, inexpugnable, de la connaissance tremblante dont la poésie est la garante la plus assidue.[21]

Devant l'engloutissement de l'Atlantide, devant les cyclones qui viennent régulièrement "sinistrer" les "Assistés de la métropole," Maximin, par contre, n'en devient pas sinistre. Pareil à lui-même, changeant la déveine littéralement en veine poétique, et avec forte jubilation, Maximin chante

---

[18] Édouard Glissant, *La Cohée du Lamentin* (Paris: Gallimard, 2005): 13.

[19] Édouard Glissant, *Traité du tout-monde* (Paris: Gallimard, 1997) et *Tout-monde* (Paris: Gallimard, 1993).

[20] Signataire du Manifeste pour refonder les DOM (co-signé avec Chamoiseau dans les pages du *Monde* en janvier 2006), il se dit préoccupé par la destruction de la Nature et des derniers paysages vierges dans cette région du monde.

[21] Glissant, *La Cohée du Lamentin*, 96.

avec des accents persiens les désastres naturels de son île. Plus optimiste et plus exaltant que Glissant, qui, avec l'âge vénérable se montre de plus en plus abattu voire résigné, Maximin scande:

> Laissons à d'autres le désespoir si commun parmi nous de ruines et d'apocalypse bien totale pour asseoir nos projets de renouveau. Et souvenons-nous du poète en exil apprenant que la Joséphine, l'habitation de son enfance, avait été rasée par le cyclone: "*Tant mieux. Qu'ainsi en emporte toujours le vent.*"[22]

S'il partage avec Glissant une écriture de paysage, une vision cosmologique et tellurique, il entremêle la quête éperdue du passé et des traces ancestrales avec une attitude de guerrier face aux trop fréquents malheurs qui s'abattent sur la région. Chantres de la créolisation, du métissage, de l'avenir multiculturel que les Antilles et leurs extensions rhizomatiques que sont les Guyanes, Maximin et Glissant montrent que depuis "la nuit de temps," les Antilles ont expérimenté l'enfer, que ce soit dans l'univers de la Plantation ou dans la région officiellement déclarée "zone sinistrée." Toutefois, les auteurs déclinent différemment l'idée de victoire et donc de reddition des peuples caribéens lourdement éprouvés. Ainsi, le début de Maximin élevait les ingratitudes naturelles au rang de force de marronnage, force inouïe contre laquelle les "Békés" ne peuvent rien: *L'Isolé soleil* est une contre-Histoire dans la mesure où les tourbillons et tremblements venaient en aide aux opprimés et aux esclaves. Ainsi le fameux 'loa' vaudou du nom Shango, dieu de la foudre, se montre de mèche avec les marrons, aidant à rétablir ainsi les injustices raciales et sociales qui ravageaient l'Île. Sur un ton de conte de fées, le narrateur personnalise le cyclone:

> Il lui était même arrivé il y a très longtemps, au début de l'histoire, à trois siècles d'ici, d'advenir au milieu d'une première révolte d'esclaves, interdisant aux soldats d'investir les grands fonds, et empêchant la jonction des troupes du chef des nègres marrons avec l'autre groupe des révoltés de la Basse-Terre.[23]

Soufrières (1987), le deuxième roman, articulera davantage encore cette osmose paradoxale entre le volcan, force de destruction, et le mental guadeloupéen: n'importe la multitude de souffrances, de poudrières de souffrance nichées dans chaque "ti case créole," le peuple antillais toujours se remet debout, se redresse, tel le roseau. Soit la destruction et dévastation sont une fois de plus de mèche avec les subalternes, relayés par la voix qui gronde

---

[22] Maximin, *L'Île et une nuit*, 22.
[23] *L'Île et une nuit*, 27.

de leur volcan. Lorsque l'éruption menace, les insulaires restent étrangement sereins et raillent les précautions recommandées par la "métropole" sur la radio:

> La zone dangereuse est désormais totalement interdite, et les dernières personnes qui y séjournaient encore ont été évacuées. (Man Yaja, qui écoutait distraitement en préparant un chocolat à la vanille [...] fit un clin d'œil à Rosan [...]. Notre objectif prioritaire est qu'il n'y ait aucune victime. [...] le gouvernement fera en faveur des Guadeloupéens un effort exceptionnel.[24]

Mais c'est dans *L'Île et une nuit* que ces malheurs naturels ravageant les cultures et les cases de la Guadeloupe s'interprètent moins comme une punition divine, une calamité supplémentaire, mais comme une crise débouchant sur une formidable catharsis. Au pire moment de la dépression cyclonique, pendant les rages de Hugo (l'ouragan de 1987), la protagoniste, emmurée dans sa case créole dans la baignoire, repasse sa vie entière comme dans une singulière "veillée" solitaire. Tel un fœtus dans l'utérus, Marie–Gabriel revoit les raisons de ses "dépressions" successives: la mort précoce de son père, musicien célèbre du nom Louis–Gabriel, son complexe de bâtardise, ses désillusions amoureuses, la désagrégation du voisinage. La voix du narrateur protecteur lui souffle alors les consignes à suivre, les conseils pour survivre, bref, un comportement semble "dicté" dans un de ces passages dont "le lieu d'allocution" est difficile à définir. Ce que Marie–Gabriel doit faire est suggéré à la première personne du pluriel:

> Bien au chaud dans l'histoire vraie, notre imagination non plus ne doit quitter l'intérieur de la maison. Surtout ne pas délirer. Mais rêver de l'intérieur. Laisser coule la bonne peur en nous, celle sans plaintes ni soupirs, une peur avec un vrai sujet: une petite fin du monde, endurer sans forcément mourir, avec cassures et déchirements, brisures et craquements. Sans besoin de chuchoter au secours entre nous sans qu'un seul l'entende, car nous sommes tous ce soir attentifs à chacun, les cinq sens en éveil et le sixième pour voir dehors. L'île pliée sans rompre, battue ce soir heure par heure, à rebâtir demain.[25]

3. "Womb of Space"

Pour le Guyanais Wilson Harris, les Antilles, la Caraïbe et les Guyanes ont été le théâtre de destructions de toutes sortes: convergence saisissante avec

---

[24] Maximin, *Soufrières* (Paris: Seuil, 1987): 236.
[25] Maximin, *L'Île et une nuit*, 25.

Maximin, Harris insiste sur la capacité de régénération et de redressement de ces peuples affligés: une connaissance plus profonde de soi, voire une "conscience supérieure"[26] Harris donc, Maximin perçoit pareillement la force de recréation et de reprise, de reconstruction et de "dépassement" de ces affres. Cet espoir, cette conviction va très loin: de même que Glissant qui parle de la "cale négrière" comme barque ouverte, berceau d'une culture totalement nouvelle, un 'Black Atlantic', une culture noire et métissée, de même le Guyanais emploie l'image du bateau négrier comme lieu d'un arrachement originel à l'Afrique-mère, certes, mais d'une "renaissance" inouïe, d'une création extraordinaire. En d'autres mots, du lieu d'ensevelissement et d'engloutissement de l'identité bafouée et de l'humanité reniée par les colonisateurs et les Européens submerge une "civilisation créole," fondée sur la flexibilité et la réinvention, sur le métissage et le "bricolage," concepts qui ont également été suggérés par les anthropologues en terrain caribéen.

Il frappe que la tonalité quant à l'exploitation de ces scènes dramatiques et de ces faits historiques absolument terrifiants soit tout sauf mélancolique, larmoyante, pitoyable. Une même expérience sociale, une même réalité est ainsi transposée au niveau imaginaire comme source de résurrection (avec le sens religieux), de connaissance profonde de soi et du monde. Par "womb of space," Harris entend cette matrice créatrice et protectrice alors même que située dans l'œil du cyclone ou la cale négrière de la barque ouverte:[27] c'est dire la force régénératrice de l'être du Nouveau Monde, de l'homme caribéen, qui après chaque secousse et chaque sinistre, ressort fortifié, rajeuni, concept-clé dans sa poétique et son imaginaire. Comme Harris, Maximin chante dans sa trilogie romanesque les forces les plus destructrices qui menacent la communauté antillaise dans leur "défi" communautaire: tremblement de terre et raz de marée, tourbillons et cyclones,

[26] Je renvoie aux chapitres 8 ("Encounters in the Earthly Paradise: Relocating the Self") et 9 ("Cosmopolitanism, Political Conscience and Higher Consciousness") de Daphne Grace, *Relocating Consciousness: Diasporic Writers and the Dynamics of Literary Experience* (Amsterdam & New York: Rodopi, 2007). Elle y compare Vargas Llosa, Naipaul et Harris dans leur exploration du Moi et leur quête pour un "paradis" au Nouveau Monde.

[27] *The Womb of Space: The Cross-Cultural Imagination* (Westport CT: Greenwood, 1983); Voir aussi Wilson Harris, *The Unfinished Genesis of the Imagination: Selected Essays*, éd. Andrew Bundy (London: Routledge, 1999): 8–12. Par ailleurs, sur plusieurs points, les travaux regroupés dans ce livre rappellent des essais séparés du *Caribbean Discourse*, la traduction anglaise de certaines 'sections' du *Discours antillais* par Michael Dash (Charlottesville: UP of Virginia,1989).

éruption du volcan s'ajoutent à ces autres désastres, désormais invisibles, que sont les plaies "béantes" de l'esclavage et de la colonisation, la déferlante de la mondialisation qui menace d'extinction les littératures mineures, les petites cultures, qui uniformise dangereusement l'identité (comme l'a bien souligné Glissant dans son *Traité du tout-monde*). Chez Maximin, le paysage insulaire et ses incidences plus ou moins catastrophiques sont réellement à la base, ou "l'anabase" de son écriture persienne. Depuis *L'Isolé soleil*, *Soufrières*, *L'Île et une_nuit*, et le recueil poétique inséparable de cette trilogie, *L'Invention des Désirades*, l'auteur ne cesse de décrire, de réfléchir et de réagir à ces tourmentes. *Les fruits du cyclone: Une géopoétique de la Caraïbe*[28] réaffirme nettement cette philosophie de vie caribéenne, et cela à partir d'exemples puisés dans l'univers créole: architecture, cuisine, arts caribéens prouvent une remarquable "flexibilité" à fabriquer hors de la matrice de la plantation, du chaos de l'esclavage, une dynamique et une célébration de la vie. Dans son essai *géopoétique*, il aborde donc des sujets variés, des mœurs culinaires à l'architecture des îles en passant par des rôles de *gender*.[29] *Les fruits du cyclone* rend hommage à l'énorme capacité de régénération et de réjouissance, de re-jouvence et de récupération du peuple antillais, et par extension, de tout le peuple caribéen.

Cette prescience de cataclysmes impondérables, de déluges antédiluviens aiguise l'enracinement des auteurs postcoloniaux dans des temps et espaces incertains, renforçant leur "arme merveilleuse" qu'est l'écriture: le 'maelstrom' de la globalisation est un piège et danger vivant pour les Antillais, les Caribéens, ainsi que pour les Indiens Mapuche du Chili ou "les derniers rois mages" en Afrique, les Batoutos généalogiquement liés à cette même tribu indienne.[30]

> La mer, ah maintenant la mer, – Vous n'aviez jamais vu un coup de vent pareil, si vous pouvez prétendre que vous voyez quelque chose, et vous ne le pouvez pas, seul capitaine Jacques en cette nuit de Noël 1942 savait où ils étaient,

---

[28] Daniel Maximin, *Les fruits du cyclone: Une géopoétique de la Caraïbe* (Paris: Seuil, 2006).

[29] Ses analyses ne me semblent pas toujours convaincantes, lorsqu'il s'étonne d'une porosité, d'une césure moins nette qu'en Afrique et en Europe quant aux rôles masculins et féminins, je pourrais lui objecter que les Antilles souffrent encore d'une "division" trop nette entre hommes et femmes (Maximin, *Fruits du cyclone*, 75). Voir sur cette répartition inégale quant aux performances du masculin et du féminin, Bonnie Thomas (*Breadfruit or Chestnut? Gender Identity in the French Caribbean Novel* (London: Lexington, 2006).

[30] Glissant, *Ormerod*, 219.

> devinait les trous d'abîme, précédait les déferlantes mortelles, faisait voler la yole sur les friselis d'écume enragés aux crêtes.[31]

Pour Maximin, ce même destin de ravages qui dévastent les îles, forge une attitude de résistance, un constant renouvellement et reconstruction:

> Je te quitte avec un pays dévasté, mais un pays retrouvé: île abattue, île combattue, très belle, et bâtie. Habituée à édifier dès le lendemain du cyclone, à rebâtir sans attendre les surlendemains d'arrivée du prochain.[32]

Chez tous deux, des prévisions météo servent donc à une remise en cause de l'identité au plan individuel, d'abord, collectif, ensuite; leurs personnages traversant l'expérience difficile, mais au bout de la nuit, il y a cette régénérescence et régénération extraordinaires. Dans une page "Anticyclone, au matin bondissant," Glissant prend des paroles maximiniennes dans la bouche:

> Les prévisions visent aussi les cyclones et les tremblements de terre. Il n'y a qu'un inconnu encore, ce grand raclement des fonds marins qui a été prédit, [...] nous vivons dans cet indistinct ou dans ce non-prévu de la catastrophe irréversible, à nous dire que s'il se trouve c'est là fantasme en zomberie, ce qui nous autorise peut-être ces allures de personnes imprévisibles que nous adaptons si facilement. [...]. Aux matins, nous tournoyons ces prophéties.[33]

D'un guerrier contre la métropole, voici Glissant préoccupé par les nombreux cataclysmes naturels qui, depuis la nuit des temps, menacent: effet de serre, évasion et évacuation carrément de l'île "Madinina," et éruption de volcan le laissent plutôt sombre:

> Les vieux volcans y broussaillent leurs laves et leurs roches bouillies d'écumes rougies, les Soufrières et les Pelées y donnent au même, le souffle de tourmentes partout, invisible d'en haut, à travers les canaux sous-marins depuis Grenade et Saint-Vincent jusqu'à au moins Saint-Martin et à tous les petits Saints, Bart ou Kitts ou Thomas, des alentours, et jusqu'aux cailloux délavés des Bahamas. Il est dit, de science et prophétie certaines, que bientôt, demain, un monstrueux raclement des plaques d'en dessous provoque – comme une écriture cassée concassée qui d'elle-même s'emporte et se meurtrit – l'apocalypse qui engloutit ces terres et submerge la mer elle-même, dans une furie d'eau sans dimension ni intention, et de vent sans direction.[34]

---

[31] Glissant, *Ormerod*, 267.
[32] Maximin, *L'Île et une nuit*, 154.
[33] Glissant, *Ormerod*, 78.
[34] *Ormerod*, 16.

Le Glissant de l'après *Traité du tout-monde,* toujours aussi prolixe,[35] s'inquiète pour le Tout-monde, pour ces "dizaines et dizaines de milles de morts partout dans ce monde, emportés à intervalles réguliers et avec une fatalité mécanique par des tremblements de terre et des inondations."[36]

4. Conclusion: "Terre arable du songe! Qui parle de bâtir?" (Perse)

Si Glissant et Maximin partent tous deux des accidents naturels qui obligent à prendre la pleine mesure du lieu d'où l'on écrit et où l'on vit, même si tous deux ont opté pour l'exil volontaire. La Nature tourmentée leur sert en fait de métaphore et de mise à l'épreuve pour fonder une philosophie de marronnage, une pensée d'ouverture et de Relation.

Maximin, plus que Glissant, insiste dans chacun de ses volumes (successivement dédicacé à un des trois "dieux" régissant la Guadeloupe, le Soleil (*L'Isolé soleil*), le volcan (*Soufrières*) et l'île (*L'Île et une nuit*) sur les forces de récupération et de renaissance, d'espérance, comme l'a bien vu Christiane Chaulet–Achour qui conclut son essai sur la trilogie maximienne comme suit:

> Face aux excès de la nature tropicale, à la récurrence de ses catastrophes qu'on peut prévoir mais qu'on ne peut pas prédire, le romancier – la littérature plus largement- se fraie une voie entre la culture empirique du risque développée traditionnellement et le discours scientifique moderne pour laquelle la catastrophe est inadmissible. Le discours du roman s'empare du vide [...] pour se construire et aider à vivre. [...] Entre la nature et l'homme, il y a un équilibre à négocier qui n'est pas maîtrise absolue de l'un sur l'autre mais recherche d'une voie de cohabitation et acceptation des cycles.[37]

Cette foi dans le "peuple-roseau," énième métaphore botanique (après les "racines" de la négritude, le banian glissantien, la liane schwarz-bartienne, et le rhizome de la créolité) pour l'identité hybride et le métissage comme force décuplée, cette flexibilité ou aptitude à se plier devant les rafales du

---

[35] Édouard Glissant, *Sartorius: Le roman des Batoutos* (Paris: Gallimard, 1999) et *Ormerod* (Paris: Gallimard, 2003), *Le monde incréé* (Paris: Gallimard, 2000) avec leurs coutumières "reprises" et "divagations," néanmoins, témoignent de son engagement avec la globalisation et ses "ravages," avec la mondialisation pernicieuse car elle tue les petites cultures.

[36] Glissant, *La Cohée du Lamentin*, 14.

[37] Christiane Chaulet–Achour, *La trilogie de Daniel Maximin* (Paris: Karthala, 2000): 194.

vent et les tourbillons cycloniques, il la partage avec Glissant et Wilson Harris qui, hors du chaos-monde et de l'enfer plantationnaire, croient en un nouvel ordre et une imagination guerrière.

Contrepoids à une littérature victimaire, à un romanesque tragique qui ressasserait éternellement les "cassures" et les "blessures," ces auteurs choisissent à accentuer davantage la résistance, la régénération et la renaissance. Reste à savoir si pareille philosophie a des chances de (é)mouvoir les Antillais eux-mêmes: en d'autres mots, la représentation même de ces sinistres deviendrait comme une mesure de l'écart qui oppose 'fait' et 'fiction', ou encore pour parler avec Glissant entre une réalité et sa poétique. Il suffit de penser aux épreuves endurées de ce côté-là par les Haïtiens, surtout l'année du Bicentenaire, pour comble de malchance, par de pareils 'désastres'. Le désir d'intellectualisation, de faire du désastre un vecteur identitaire mélioratif, risque de ne pas toujours convaincre. C'est par ailleurs ce que critique Dennis Benn dans *The Caribbean: An Intellectual History* (2004) à propos précisément d'un auteur prolifique du désastre (*Jonestown*, 1998), Wilson Harris:

> the intellectual initiative has passed to the artistic imagination. But in doing so, Harris overstates the potentialities of the artistic imagination and elevates it almost to the level of a scientific principle. It is certainly true that art [...] possesses a greater freedom and creativity and can for this reason endow de facto situations with a figurative meaning beyond the real one. [...]
>
> Harris's emphasis on the creative potentialities of the artistic imaginations seem to be based on misconception of the relationship between art and literature and de facto socio-political situations.[38]

Si "le Guerrier de l'imaginaire" combat les injustices et les insubordinations, Maximin occupe sans doute dans la littérature antillaise cet auvent unique de résister aux discours larmoyants et regards compatissants, de vouloir infléchir le tragique en dynamique. Il me semble dès lors pouvoir conclure que la place singulière qu'occupe Maximin dans le panorama antillais, de la Martinique et de la Guadeloupe, d'une part, de la Caraïbe, d'autre part, réside dans cette tonalité enthousiaste et enthousiasmante, voire messianique, avec laquelle il barricade une mémoire uniformément tragique.[39]

---

[38] Dennis Benn, *The Caribbean, An Intellectual History (1774–2003)* (Kingston, Jamaïque: Ian Randle, 2004): 217.

[39] Anne Douaire, *Contrechamps tragiques: Contribution antillaise à la théorie du littéraire* (Paris: Presses Universitaires de Paris 4, 2005).

À la fraction, il oppose la *faction* des sociétés ex-colonisées. À chaque désastre, il croit dans la puissance régénératrice et la recomposition des communautés assiégées par ces contrecoups météorologiques et socio-politiques. Son écriture nous donne une leçon de vie et surtout de survie digne de lire et de relire, surtout après le cataclysme majeur dont les brèches physiques et psychiques sont loin d'être colmatées.

BIBLIOGRAPHIE

Arion, Frank Martinus, *De laatste vrijheid* (Amsterdam: Bezige Bij, 1995).

Banks, Russell. *Continental Drift* (New York: Random House, 1985).

Benn, Dennis. *The Caribbean: An Intellectual History (1774–2003)* (Kingston, Jamaïque: Ian Randle, 2004).

Blanchard, Pascale, e.a. *La fracture coloniale* (Paris: La Découverte, 2005).

Bongie, Chris. "The (Un)Exploding Volcano: Creolization and Intertextuality in the Novels of Daniel Maximin," *Callaloo* 17.2 (1994): 627–42.

——. *Islands and Exiles: The Creole Identities of Post/Colonial Literature* (Stanford CA: Stanford UP, 1997).

Britton, Celia. "(De-)Construction of Subjectivity in Daniel Maximin's *L'Île et une nuit*," *Paragraph: A Journal of Modern Critical Theory* 24.3 (November 2001): 44–58.

Chamoiseau, Patrick, *Écrire en pays dominé* (Paris: Gallimard, 1998).

Chaulet–Achour, Christiane. *La trilogie caribéenne de Daniel Maximin: Analyse et contrepoint* (Paris: Karthala 2000).

Condé, Maryse. *La Belle Créole* (Paris: Laffont, 2001).

Confiant, Raphaël. *Le bassin des ouragans* (Paris: Mille et une nuits, 1994).

——. *La savane des pétrifications* (Paris: Mille et une nuits, 1995).

——. *La nuée ardente* (Paris: Mercure de France, 2002).

Damas, Léon–Gontran. *Poésie intégrale*, (ré-)édition et études ARCHIVOS par Antonella Emina & Sergio Zoppi (Paris: CNRS, sous presse).

Gallagher, Mary. *La créolité de Saint-John Perse* (Paris: Gallimard, 1998).

Glissant, Édouard. *Le Discours antillais* (Paris: Seuil, 1981).

——. *Ormerod* (Paris: Seuil, 2003).

——. *Traité du Tout-monde* (Paris: Gallimard, 1997).

——. *Le monde incréé* (Paris: Gallimard, 2000).

——. *Sartorius: Le roman des Batoutos* (Paris: Gallimard, 1999).

——. *Cohée du Lamentin* (Paris: Gallimard, 2005).

Grace, Daphne. *Relocating Consciousness: Diasporic Writers and the Dynamics of Literary Experience* (Amsterdam & New York: Rodopi, 2007).

Gyssels, Kathleen. "Le jazz dans le roman afro-antillais: Consonances de la diaspora noire dans l'œuvre de Daniel Maximin," *Europe* 820–821 (août–septembre 1997): 124–33.

Harris, Wilson. *Jonestown* (London: Faber & Faber, 1996).

——. *The Unfinished Genesis of the Imagination: Selected Essays*, éd. Andrew Bundy (London: Routledge, 1999).
——. *The Womb of Space: The Cross-Cultural Imagination* (Westport CT: Greenwood, 1983).
Henry, Paget. *Caliban's Reason: Introducing Afro-Caribbean Philosophy* (New York & London: Routledge, 2000).
Maximin, Daniel. *L'Isolé soleil* (Paris: Seuil, 1981).
——. *Soufrières* (Paris: Seuil, 1987).
——. *L'Île et une nuit (*Paris: Seuil, 1996).
——. *L'invention de la Désirade* (Paris: Seuil, 2000).
——. *Tu, c'est l'enfance* (Paris: Hatier, 2004).
——. *Les fruits du cyclone: Géopoétique de la Caraïbe* (Paris: Seuil, 2006).
Naylor, Gloria. *Mama Day* (New York: Vintage, 1988).
Schwarz–Bart, Simone. *Pluie et vent sur Télumée Miracle* (Paris: Seuil, 1972).
——. *Ti Jean L'Horizon* (Paris: Seuil, 1979).
Walcott, Derek. *Omeros* (London: Faber & Faber, 1990).

⋖⋗